

LE PROPAGATEUR

Vol. V.

AOÛT 1908

No 8

Chronique mensuelle. — Mort de Mère Caron. — Excelsior (*Suite et fin.*). —
Le travail et la peine.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Une auguste veillée (à Saint-Pierre de Rome). — La constitution *Sapientis consilio*. — La béatification de Jeanne d'Arc. — Dieu sauve la France. — Deux miracles à Lourdes. — Le monument de Bossuet. — Une riposte du cardinal Mercier. — Le messe à l'exposition de Londres. — Un trait de la bonté de la reine Alexandra. — Un vétéran de 136 ans. — Un journal téléphoné. — Les fêtes de Québec : Opinion de la *Semaine* de Québec ; la participation de l'Angleterre ; celle de la France ; encore seuls sur les Plaines d'Abraham ; la messe pontificale ; les pageants ; opinions du *Mail and Empire* et du *Boston Transcript* ; note générale ; paroles du Prince de Galles. — A Champlain, les Jeunes ! — La Société Royale. — Le congrès pédagogique de Saint-Hyacinthe : M. le surintendant ; Mgr Bernard. — Les Frères de Saint-Vincent de Paul à Montréal. — Les Pères de la Compagnie de Marie à Papineauville. — L'École supérieure des Sœurs de la Congrégation. — L'opinion d'une gazette à propos de *sermons* ; ce qu'on pourrait répondre à ces dames ! — Ce qu'il faut penser des *Lectures pour tous*. — M. l'inspecteur Lamouche et la réglementation de l'immigration. — Nos défunts.

On lit rarement une page plus émouvante et plus profondément chrétienne, que celle qu'écrivait dans le *Gaulois* M. Camille Bellaigue, au lendemain de sa visite à Saint-Pierre de Rome, dans la soirée du 28 juin dernier. Tout le monde sait que le Pape, ce soir-là, va prier sur le tombeau des saints Pierre et Paul. Voici quelques-unes des impressions qu'a gardées de cette "auguste veillée" l'écrivain catholique et français.

Le Saint-Père, venu du Vatican par la chapelle du Saint-Sacrement, s'est agenouillé un instant. Après une brève oraison, il s'est relevé. Par le milieu de la nef centrale, il se dirige vers la "confession". "Alors et brusquement, écrit M. Bellaigue comme sous les cieux que regardait Pascal, nous ressentons l'effroi de "ces espaces infinis", de leur silence, de leur vide et de leur ombre. Les torches seules, naguère, v luisaient. Aujourd'hui, l'éclairage électrique, mais discret, n'en gâte point le mystère. La-haut seulement, de place en place, au centre d'un caisson doré, une étroite et mince couronne de lumière, fixée aux voûtes sublimes, les fait plus sublimes encore. En bas, malgré les cierges et les lampes de l'autel, il reste assez de demi-ténèbres. Elles laissent à peine entrevoir, blotties contre les soubassements énormes des piliers, de rares et furtives silhouettes, gardiens et serviteurs de la basilique, de ceux qu'on nomme, de son nom, les *sanpietrini*. Au-dessus d'eux, et de

nous, de grands, d'illustres témoins, de bronze et de marbre, sont couchés ou debout. La foule des Pontifes défunts se réveille pour accueillir le Pontife vivant. Tous, les superbes et les humbles, les guerriers et les pacifiques, les violents et les doux, le saluent au passage. Reçu à son entrée par ceux-là peut-être qui lui ressemblèrent le moins, un Sixte IV, un Jules II, les Rovere terribles, d'autres maintenant s'unissent à lui, qui peuvent mieux le comprendre : Pie VI, qui fut enlevé de Rome et n'y revint pas ; Pie VII qui, lui du moins, connut de glorieux retours ; Pie IX, dont l'image, sinon la dépouille, est ici ; trois de ceux enfin dont le Saint-Père a pris le nom, parce qu'il en avait l'âme, et qu'avec la même suavité, mais le même courage, il était réservé peut-être à de pareilles douleurs."

Puis, ayant raconté sa prière, la prière du Pape "faite d'une voix musicale, admirable de plénitude et de profondeur", le penseur chrétien continue : "Le Saint-Père s'est tu, et nous l'écoutons encore... Ses pensées désormais ne sont plus nos pensées, tant elles les surpassent sans doute. Pourtant, en un pareil moment, à quoi ne pensons-nous pas ! Entre ce vivant et ce mort, ou plutôt cet immortel, si loin et si près l'un de l'autre, entre celui qui le premier fut Pierre et celui qui l'est à son tour, quelle rencontre, j'allais d'ire quel contact ! Et quel dialogue ! Quelles demandes, et peut-être quelles réponses ! Quel échange, quel circuit divin de lumière, de force et d'amour ! Je regarde le Pontife et, le voyant si grave, et si noble, et si pur, je ne puis m'empêcher de comparer à nos maîtres d'une heure ce maître de toujours. Repassant en mon esprit quelle fut, depuis tantôt cinq années, leur politique et la sienne, leur perfidie et sa droiture, sa hauteur et leur bassesse, leurs iniquités et sa justice, je reconnais véritablement, avec l'historien sacré de Pierre, "que le Seigneur a envoyé son ange et qu'il nous a délivrés de la main d'Hérode"....

En effet, l'histoire recommence sans cesse. Hier Léon XIII, aujourd'hui Pie X, Pierre est toujours "l'ange qui délivre de la main d'Hérode". Depuis cinq ans que dure son pontificat, notre grand Pape a déjà considérablement agi pour le bien de l'Eglise. La constitution *sapienti consilio*, datée précisément du 29 juin dernier, qui apporte à l'organisation du gouvernement central de la catholicité des changements si importants, suffirait à elle seule pour établir l'inlassable activité et la sagesse de l'ancien patriarche de Venise, sorti comme Sixte-Quint, du plus humble peuple. La doctrine du Christ et des apôtres ne change pas, mais selon les besoins des temps la discipline peut varier. Nous ne pouvons ici énumérer les changements que détermine la constitution du 29 juin dernier. Les revues spéciales traitent cette question au long. Notre *Revue Canadienne* (livraison de juillet) y consacre un article sérieux et clair. Nous y renvoyons nos lecteurs, nous nous contentons de noter seulement qu'une nouvelle *Congrégation*, dite la *Sacramentelle*, est créée, et que nos diocèses du Canada, ceux du moins qui sont régulièrement constitués, cessent de relever de la *Propagande*.

Une dépêche de Rome à l'*Univiers* (10 juillet), annonce que la troisième et dernière congrégation sur les miracles — celle qui se tient *coram Sanctissimo* (devant le Pape) — est d'ores et déjà fixée, dans la cause de la Vénérable Jeanne d'Arc, au 24 novembre prochain. Cela permet d'espérer la béatification pour les environs de Pâques 1909.

Malgré l'instruction obligatoire, en France, sur un chiffre global de 300,000 conscrits, 11000 sont illettrés et plus de 4000 savent à peine lire. La proportion est plus forte qu'il y a deux ans. M. Ferdinand Buisson, qui n'est pas assurément un clérical ni un réactionnaire, admet que non-seulement le pays depuis quelque temps reste stationnaire mais qu'il semble reculer. Cette faillite de l'enseignement obligatoire inspire à M. Desmoulin du *Gaulois* les réflexions suivantes : " En d'autres temps, dans chaque village, le curé faisait le plus souvent la classe aux petits, sans exiger de rétribution et en choisissant les heures qui agréaient le mieux à leurs parents. Dans les hameaux éloignés du centre de la paroisse, les " béates " enseignaient aux petites filles à lire, à écrire, à compter, à coudre, à tenir un ménage. Le curé n'a plus le droit d'instruire ses ouailles et les " béates ", qui n'étaient cependant pas des congréganistes, ont dû renoncer à la noble mission qu'elles s'étaient attribuée. L'instituteur officiel règne à peu près seul sur les esprits des enfants du peuple, et M. Ferdinand Buisson nous fait connaître aujourd'hui les résultats de ce monopole. On disait en 1871 que nous avions été battus par les maîtres d'école allemands. Si l'on ne modifie promptement et radicalement l'état de choses actuel, on pourra dire que, pour l'avenir, le plus puissant auxiliaire des armées qui combattront la France sera le maître d'école français."

L'on a beau faire, et c'est ce qui permet d'espérer contre toute espérance, l'idée française appelle partout quand même l'idée catholique. L'autre jour, dans son voyage en Danemark, le Président Fallières visitait un musée. Le Mécène de l'endroit, M. Jacobsen, s'arrêtant devant le groupe si expressif du sculpteur Mercié *Quand même*, dit au Président : " On n'a pas voulu pour des raisons politiques inscrire sur le socle de ce groupe la parole historique qu'il appelle, mais je l'ai fait mettre dans les rubans tricolores qui l'enserrent, la voici." et, se découvrant, d'une voix profonde et émue il s'écria : " *Dieu sauve la France !*" M. Fallières n'a pas gardé rancune à M. Jacobsen et il l'a décoré. En France, il aurait eu une mauvaise fiche.

Mais Dieu *quand même* aussi aime la France. Au milieu de tant d'autres preuves, celle que constituent en permanence les miracles de Lourdes l'établit d'une façon péremptoire.

Au cours des magnifiques fêtes jubilaires célébrées, à Lourdes, en mémoire du cinquantenaire de la dernière apparition de la Vierge à Bernadette, deux faits d'apparence miraculeuse se sont produits. On ne saurait, en effet, les juger définitivement avant la décision de l'autorité ecclésiastique. Le deuxième jour, au moment où le Saint-Sacrement, porté par l'évêque d'Aire, à la procession, sous le dais dit du cinquantenaire, s'approchait, une malade, couchée dans une sorte de panier en forme de cercueil s'est subitement dressée. Aménée aussitôt au bureau médical au milieu d'un enthousiasme indescriptible, elle a déclaré se nommer Amélie Bitton, âgée de vingt-cinq ans ; elle était atteinte du mal de Pott depuis 1893 et était soignée à l'hôpital de Tours. Le docteur Boissarie, chef du bureau des constatations, qui l'a examinée, a reconnu une grande amélioration. Le dernier jour des fêtes, la Sœur Raphaël, âgée de quarante-sept ans, religieuse au Bon-Pasteur de Fréjus, venue avec le pèlerinage diocésain, a été guérie subitement en sortant des piscines. Elle souffrait depuis quatre ans d'une grave maladie de la moelle épinière et toute

marche lui était rendue impossible. Ces deux guérisons ont contribué à accroître encore, s'il est possible, la ferveur des 60,000 pèlerins qui se pressaient à Lourdes.

Le monument élevé à Bossuet dans la cathédrale de Meaux est enfin complètement achevé. Au pied du monument; on peut lire une inscription latine que nous traduisons :

" Ici repose en paix Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, supérieur du collège de Navarre, précepteur du sérénissime Dauphin, membre de l'Académie française, compté avec raison au nombre des Pères de l'Eglise, chef et guide de l'épiscopat français au milieu des difficultés, lumière, ornement et modèle de tout le clergé, sublime par son éloquence, ayant embrassé, par son vaste génie, les sciences sacrées et profanes. Des hommes amis des belles-lettres et de la gloire de la patrie, sous les auspices de Mgr Emmanuel de Briey évêque de Meaux à cause de l'honneur de l'Eglise de France qui a rejailli sur le genre humain, et de l'empire de Jésus-Christ qui a été étendu au loin, ont élevé ce monument avec l'argent recueilli dans tout l'univers."

On se rappelle que, il y a quelques mois, les archevêques de Québec et de Montréal ont créé un mouvement qui a permis aux Canadiens d'apporter leur modeste obole à l'œuvre du monument de Bossuet, le grand évêque qui reste uno des gloires de l'Eglise et de la France.

Le directeur de la feuille socialiste de Bruxelles *Le Peuple*, M. Dewine, au cours d'une polémique sur la question ouvrière, avait stupidement reproché au cardinal Mercier "d'être arrivé en auto, sans doute pour rappeler l'entrée à Jérusalem de Jésus sur un âne". Le cardinal, dont l'amour pour son peuple aussi bien que sa haute science des choses divines et humaines est fort connu a spirituellement retorqué au journaliste démagogue :

" Si je voyageais à dos d'âne, vous me reprocheriez d'être en retard de vingt siècles sur mon époque. Je voyage en auto, parce que l'auto est le seul moyen de locomotion qui me permette de parler aux ouvriers anversoïis à midi et de visiter un hospice de vieillards, dans les Polders, à Stabroek, à 4 heures. Où est le mal ? Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, M. Dewinne, qui ramassez dans la petite presse où, depuis deux ans, elle traîne, la spirituelle (!) insinuation que j'incrimine ; mais je suis sûr que vous voyagez en chemin de fer et, qui sait, peut-être, en seconde classe. Irai-je dire à mon tour que vous voulez ainsi vous montrer l'égal de vos "compagnons" qui vont en troisième, munis de coupons de semaine : l'égal de ces pauvres gens de la campagne qui se traitent négligemment à pied pour faire l'économie d'un vicinal où se servent encore du légendaire véhicule belge, la charrette à chiens ? Oh ! comme j'abhorre ces vilaines tentatives de dénaturer les meilleurs intentions ! L'honnêteté n'est-elle pas aussi et surtout un devoir envers ceux que l'on traite en adversaires ?"

A l'Exposition de Londres, fermée le dimanche par respect pour le jour du Seigneur, il y a en chacun de ces jours de dimanche une messe catholique et de nombreuses communions. Voici comment. Parmi les principales attractions, on admire un village irlandais avec son église pittoresque, et le village est peuplé d'Irlandais d'Irlande. Or, ces braves gens ont réclamé la messe

puisqu'ils ont une église comme celles de chez eux. Cela leur a été accordé sans difficulté dans la libérale Angleterre. Et voilà comment en pays protestant, Notre-Seigneur vient à cette Exposition d'où sont, d'ailleurs, exclues toutes les indécences qui abondent ailleurs.

On rapporte un très joli trait qui peint la bonté d'âme de la reine Alexandra, épouse du roi d'Angleterre. Dans un des quartiers de Londres, à l'hôpital St-Luc, on reçoit et on soigne surtout les incurables, les désespérés, les mourants. Parmi eux se trouvait Marthe Massey, une consomptive, qui, ayant désiré toute sa vie de voir la reine, lui écrivait récemment avant de mourir une lettre touchante. . . La reine se rendit à l'hôpital sans s'être fait annoncer. On s'imagine la joie de la petite moribonde quand la reine en personne lui remit des fleurs et la consola par de bonnes paroles! Comme la souveraine allait se retirer, après une visite des salles et au moment où elle prenait congé de la directrice, elle entendit un bruit de toux. "Qui est-ce qui tousse?" demanda-t-elle. Comme on lui répondait que c'était Marthe Massey, elle pria qu'on lui allât chercher dans son automobile certaines pastilles qu'elle emporte toujours avec elle. Retournant alors auprès du lit de la jeune malade, elle lui glissa elle-même une pastille dans la bouche en lui recommandant de la laisser fondre. Elle remit ensuite le reste de la boîte à la directrice en la priant de donner une pastille à Marthe chaque fois qu'elle serait prise d'un accès de toux. Et après avoir adressé à la pauvre mourante un de ces sourires angéliques qui sont pour l'âme comme un rayon de soleil la reine Alexandra lui pressa affectueusement la main et se retira.

Tout commentaire affaiblirait ce trait d'exquise bonté.

Dans une toute autre note, et avant de passer aux choses canadiennes, voici deux nouvelles intéressantes que je trouve dans les journaux d'Europe. La première est du *Gaulois* et l'autre de *La Croix*, de Paris :

"Un vétéran de 136 ans! Les journaux de Saint-Petersbourg annoncent l'arrivée dans cette ville, venant de Tiflis, d'un vétéran nommé André Nicolaévitch Schmidt. Ce mathusalem est né le 5 septembre 1772 et a, par conséquent, l'âge extraordinaire de 136 ans. Il conserve toutes ses facultés, mange et boit comme un jeune homme et lit sans lunettes. Il est décoré de l'ordre de Saint-Georges et est entré au service à l'âge de 14 ans. Schmidt a pris sa retraite . . . en 1857. Ajoutons qu'il ne s'agit pas, dans le cas de Schmidt, de ces centenaires dont la date et le lieu de naissance prêtent à des équivoques et à des erreurs. La date de naissance de cet homme, qui est certainement le doyen d'âge de tous les habitants de l'Europe et peut-être du monde entier, est dûment constatée et contrôlée par les registres militaires."

Naturellement, je ne fais qu'enregistrer cette nouvelle et pas n'est besoin de dire que je n'ai pas vu l'acte de baptême russe du Nicolaévitch. . . Voici l'autre communiqué :

"Après Budapest, Rome va posséder, son journal téléphoné. L'autorisation vient d'en être accordée par le ministre des Postes d'Italie. Ce nouveau journal, confrère original, s'appellera *l'Araldo telefonico*. Il ne sera pas imprimé. On ne le vendra pas au numéro. *L'Araldo telefonico* sera téléphoné à ses abonnés, munis chacun d'un fil spécial les reliant à la rédaction. A diverses heures de la journée, on téléphonera aux abonnés les nouvelles intéressantes. Une disposition ingénieuse permettra à un seul homme, lisant à haute voix, de faire la lecture à tous les abonnés simultanément, en actionnant à la fois tous les microphones très sensibles placés autour de lui. Tout sera prêt, pour le fonctionnement de ce journal téléphoné, dans moins d'un an."

Les fêtes de Québec ont été grandioses, c'est l'opinion de tout le monde. Qu'on ait voulu à l'origine en faire une manifestation anglaise et impérialiste, ainsi que nous l'avons écrit dans nos précédentes chroniques, c'est indubitable. Mais qu'on y ait vraiment réussi, nous ne le croyons pas. Plusieurs cependant estiment encore que le souvenir de Champlain a été un peu noyé en tout cet éclat quasi mondial. Ceux-là auraient voulu une fête plus fermée, plus locale et partant plus canadienne-française. Et c'est difficile de leur donner tort absolument. Il reste vrai quand même, à notre avis, que nos célébrations de Québec ont eu en somme un caractère suffisamment national et patriotique au point de vue canadien-français. C'est l'opinion de l'*Action sociale* et de la *Semaine religieuse* de Québec, bien placées, on l'admettra, pour voir et pour juger.

Ces fêtes, lisons-nous dans la *Semaine*, ont été nettement canadiennes, jamais l'air national *O Canada* ne s'est fait entendre autant que durant ces jours... Le nom de Champlain et ceux de nos autres illustrations de la période française de notre histoire ont été constamment signalés et glorifiés. Le télégramme du Roi, les réponses du Prince de Galles (notre hôte) aux adresses qui lui ont été présentées et la plupart des autres allocutions officielles ont rendu hommage aux gloires de notre passé. Les fondateurs, les missionnaires, les religieuses, les administrateurs, les militaires, les explorateurs d'autrefois ont eu leur part dans cette apothéose de notre race. Il n'y a eu enfin d'"anglais", en ces fêtes, que dans la mesure légitime qu'implique notre allégeance à l'Etat britannique."

Et c'est bien là l'impression générale qu'ont rapportée de Québec ceux qui y sont allés. Le Prince royal a fait noble et belle figure. Avec une grâce et un tact parfaits, il s'est montré on ne peut plus aimable pour les Canadiens français. C'est ainsi par exemple que, pour honorer nos premiers maîtres et les pionniers des œuvres d'éducation en notre pays, il s'est rendu à la maison de campagne des MM. du Séminaire de Québec, au Petit-Cap. Aussi, nos compatriotes ne lui ont pas ménagé les ovations. Le duc de Norfolk et Lord Lovat, deux personnages fort en vue de la noblesse catholique d'Angleterre et d'Ecosse, faisaient partie, ainsi que le généralissime des armées anglaises, Lord Robert, de la suite du Prince. Le roi lui-même, a-t-on répété, s'était personnellement occupé de ce choix si délicat pour nos convictions. Il y avait aussi un aumônier catholique parmi l'état-major de la flotte anglaise.

La France, elle, la France de Clemenceau et de Picquart, nous avait envoyé un amiral huguenot et... M. Herbette. En 1608, souligne la *Semaine* de Québec, Champlain nous venait à bord du *Don-de-Dieu*. En 1908, la mission officielle française nous arrivait sur le *Léon-Gambetta*. Le rapprochement des deux noms est saisissant vraiment. "Non, ajoute la feuille religieuse québécoise, non, ce n'est pas la France notre mère qui est revenue chez nous... Celle qui est venue, le front encore marqué du lâche outrage commis envers l'auguste vieillard du Vatican, les mains pleines encore des dépouilles de nos frères les catholiques français : celle-là, nous ne la connaissons pas, nous ne voulons pas la connaître."

La présence d'un arrière-neveu de M. le marquis de Montcalm qui porte son nom, celle de deux membres aussi de la famille de Lévis (comme aussi d'autre part celle d'un descendant du général Wolfe) ont été remarquées. Ah ! si ceux-là, un Montcalm ou un Lévis, eussent officiellement représenté la France... et la France d'avant la rupture du Concordat ! mais non. Il fallut nous contenter du huguenot et de l'oncle. Et c'était peu !

Dans ces conditions, et malgré l'amour que nous gardons toujours à l'ancienne mère-patrie, la réception qu'on a faite à la délégation française a été plutôt froide. Le loyalisme à l'Angleterre s'est trouvé augmenté d'autant.

Les acclamations des Canadiens sont allées davantage au Prince et à ceux de sa suite. C'est parce que la France nous avait abandonnés que nous avons perdu en 1759 la première bataille des Plaines d'Abraham. En 1908, nous avons dû encore nous défendre seuls, et ce n'est assurément pas une victoire morale que la France a remportée, en cette dernière circonstance, sur ces mêmes Plaines d'Abraham. Mais l'idée française et catholique n'a pas manqué quand même de briller avec éclat.

La messe pontificale, célébrée le 26 juillet, par Mgr l'archevêque de Québec sur les Plaines fameuses, les "pageants" ou spectacles historiques qui s'y sont déroulés, la procession historique, toutes les manifestations en un mot ont magnifié notre histoire, nos gloires, notre race, notre foi.

Trois mille cinq cents personnes ont figuré dans ces grandioses représentations, qui ont coûté pas moins de cent trois mille piastres, affirme-t-on. Au témoignage des publicistes anglais eux-mêmes, elles ont été une évocation du passé tout à notre honneur et à notre gloire. "L'histoire du régime français, écrivait le *Mail and Empire* de Toronto, est une histoire de courage, de patriotisme, d'énergie et d'abnégation. Il est bon qu'elle soit rappelée en ce moment, soit par des paroles d'hommes éloquents, soit par des reconstitutions de scènes historiques. Elle donne aux Canadiens français tout lieu d'être fiers de leur origine et elle fournit à leurs compatriotes de langue anglaise l'occasion de se souvenir qu'ils ont comme associés dans l'œuvre du développement du Canada une race qui a derrière elle un grand passé et qui a donné l'exemple des plus nobles vertus." "Les qualités de races que les Canadiens ont héritées de la vieille France, disait de son côté le *Boston Transcript*, sont aujourd'hui une des valeurs les plus précieuses pour l'avenir du peuple canadien. Leur solide piété, leur façon de comprendre la vie, leur habileté aux travaux mécaniques et leur goût artistique, leur exquise bonhomie enfin sont pour la nation des dons dont elle pourrait difficilement se passer... Dans ce Nouveau-Monde, les Français ont accompli une œuvre, en un sens, merveilleuse. Ils ont conservé, si même ils n'ont pas fortifié les vertus nationales : l'économie et l'habileté à tirer parti de toutes les ressources, et ils représentent ce que la France ne peut plus revendiquer : une fécondité qui n'est peut-être égalée par aucune autre race du monde..."

Que si donc les fêtes ont été anglaises, elles ont été aussi françaises dans une large mesure. Il nous semble qu'on ne pouvait guère, dans les circonstances, exiger plus. Sous prétexte de nous embrasser, on aurait voulu peut-être à l'origine nous étouffer. Nous avons donné l'accolade, mais en gardant le souci de notre dignité nationale. Nous avions droit à des égards, on nous les a rendus ; mais nous ne pouvons pas oublier non plus que les fêtes de Québec étaient celles non seulement de la ville de Champlain, mais aussi de toute la nation canadienne. Champlain, quoiqu'on en ait dit, n'a pas été relégué au second plan. Nous en prenons à témoin ces paroles significatives de Son Altesse Royale le Prince de Galles qui, après trois siècles, au nom de l'Angleterre, saluait ainsi le héros et son œuvre :

"J'éprouve une satisfaction profonde à célébrer avec vous le trois-centième anniversaire de la fondation de Québec par l'immortel explorateur, dont la statue érigée à si juste titre en ce lieu, commande un panorama que son ardente imagination elle-même eût eu peine à concevoir. L'histoire de la Nouvelle-France est singulièrement attrayante tant en raison des scènes émouvantes retracées dans ses pages que par suite de l'héroïsme des principaux personnages qui y figurent. Le chevaleresque Samuel de Champlain y brille d'un éclat tout particulier. C'est surtout grâce à sa plume que le récit de ses aventures est arrivé jusqu'à nous, et ce récit, avec la sincérité et la modestie qui le distinguent, porte à chaque page l'empreinte manifeste de la vérité. C'est du fond du cœur que je vous félicite de posséder un semblable héros. Que sa statue orne à jamais votre histoire capitale pour rappeler, s'il en était besoin, aux citoyens de Québec les éminentes qualités de courage,

d'humanité, de force et de loyauté qui ont distingué ce fidèle serviteur de son Dieu et de son roi."

Les fêtes du troisième centenaire avaient débuté par la manifestation de la jeunesse catholique au pied du monument Champlain, dans la soirée du dimanche, 19 juillet. Telle, il y a douze ans, au quatorzième centenaire du baptême de Clovis et de sa race, à Reims, en France une manifestation des "Jeunes" avait ouvert la série des célébrations. "C'était votre droit, leur avait dit le Comte de Mun, d'être ainsi à l'avant-garde." Donc, au cri de "A Champlain les jeunes", nos amis de l'A. C. J. C. ont marché fièrement, et leur mouvement a été superbe de force, d'ardeur et de conviction. De beaux discours ont été prononcés, des discours qui étaient presque des actes. Tout le pays en été ému. Ces milliers de jeunes gens nous préparent, nous en saluons la promesse, une génération de dignes citoyens.

"Aidez-nous", criait à la foule des 25 à 30 mille hommes qui étaient là l'un des plus éloquents parmi ces jeunes gens au noble cœur (M. Georges Baril), "aidez-nous à faire s'épanouir sur la terre d'Amérique, non une race de parias et d'esclaves, de libres-penseurs et de chevaliers de l'équerre, mais une race telle que la voulait celui qui, sur ce rocher de Québec, creusa le premier sillon et jeta la semence de son cœur : une race au verbe français et à l'âme catholique."

"D'autres ajoutait-il, ô immortel Champlain, d'autres et de plus illustres que nous viendront durant cette semaine qui s'ouvre, déposer à tes pieds l'hommage de leur admiration. Aucun, sois-en sûr, n'apportera plus de respect pour ta mémoire, plus d'amour pour les causes que tu défendis, plus d'ardeur pour continuer ton œuvre..."

Pendant les fêtes aussi, la "Société Royale", notre académie canadienne, a tenu à Québec l'une de ses plus importantes réunions. Deux nouveaux membres, Sir François Langelier et M. Adjutor Rivard vinrent "prendre séance"; M. Thomas Chapais et M. l'abbé Camille Roy firent leur éloge. Dans une autre séance, M. le juge Routhier et M. Burwash, chancelier de l'Université de Toronto, prononcèrent de remarquable discours. L'éloge de Champlain par M. Burwash est l'un des plus au juste point qui ait jamais été faits du Père de la Nouvelle-France. "Souvenons-nous a-t-il dit, que si Champlain fut un grand explorateur, s'il eut le coup d'œil du héros et sut, avec la prévoyance du fondateur d'empire, choisir le terrain de ses luttes et le site de ses villes, il fut avant tout et surtout un grand chrétien, un apôtre!"

Ce jugement, formulé par le président de la première université protestante du pays, est, à lui tout seul, un magnifique hommage de notre Champlain. Il donne la note des fêtes de Québec.

Des apôtres, il nous en faut encore, pour le bien du peuple et pour la gloire de Dieu. A mesure que les générations succèdent aux générations, les enfants qui naissent ont besoin d'être formés dans leur intelligence et dans leur cœur. C'est toujours à recommencer, parce que nous naissons tous enfants du péché. Et c'est là la raison fondamentale du souci et du zèle que l'Eglise a toujours eus pour l'éducation de l'enfance.

En un sens très réel et qui ne comporte aucune étroitesse d'esprit, nos éducateurs, pour être à la hauteur de leur mission, doivent être des chrétiens agissants, c'est-à-dire des apôtres.

Cette première semaine d'août, sous la présidence effective de M. le surin-

tendant de l'Instruction publique, M. de la Bruère, se tient à Saint-Hyacinthe, comme nagueère à Montréal, à Québec, à Sherbrooke, à Trois-Rivières et à Nicolet, un congrès pédagogique auquel assistent 800 maîtresses d'écoles. Des hommes compétents leur donnent des conférences pratiques sur l'art difficile d'enseigner les enfants. Les congressistes, cette fois, sont reçues au spacieux couvent des Dames de la Présentation.

En ouvrant le congrès, M. De la Bruère a délicatement rappelé un souvenir de la fondatrice des Sœurs de la Présentation, Mme Rivière. Entrant un jour dans une salle où l'attendaient cinq cents personnes: "Oh, que je voudrais, disait-elle, que ces cinq cents têtes fussent un jour couronnées au ciel!" M. De la Bruère voudrait lui que toutes ces têtes d'institutrices, plusieurs centaines également, fussent aptes à enseigner, zélées au devoir, attachées à leur fonction. C'est là un beau souhait, que M. le surintendant complétait pratiquement en expliquant qu'avec l'Instruction, il faut l'éducation qui fait aimer la religion, la famille et la patrie.

Cette convention des institutrices du diocèse de Saint-Hyacinthe est comme il convient, placée sous le patronage d'honneur de S. G. Mgr Bernard l'évêque diocésain. Monseigneur a fait un superbe discours d'inauguration, dans lequel, après avoir félicité M. De la Bruère, qui est de Saint-Hyacinthe, il explique lui aussi, ce qui se doit entendre par la mission de l'éducateur catholique, ce qu'exige la formation physique, intellectuelle et morale de l'enfance.

"Quelle que soit la matière que vous enseignez, disait-il en terminant, vous pouvez toujours par les exemples, les digressions, les réflexions faire naître des pensées de foi d'espérance et de charité. Donnez à vos élèves des convictions religieuses solides et inébranlables, faites aimer votre foi, faites-la pratiquer. "Ceux qui enseignent la justice à un grand nombre seront comme des étoiles dans les éternités perpétuelles": enseignez donc la justice; c'est-à-dire apprenez à vos élèves à être justes, de ces justes que Dieu appelle au triomphe éternel; et flambeaux lumineux sur la terre, vous serez encore des lumières là-haut. C'est ainsi que votre mission sera une mission utile à notre race, parce que les hommes religieux sont les hommes qui réussissent: "cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît". C'est ainsi que votre mission sera glorieuse pour Dieu et par conséquent pour vous, puisque Dieu glorifiera au ciel ceux qui l'auront glorifié sur la terre."

Les frères de Saint-Vincent-de-Paul, qui comptaient déjà des maisons florissantes à Québec, à Saint-Hyacinthe et à Lévis, viennent d'être acceptés dans Montréal. Mgr l'archevêque leur a confié l'une des nouvelles paroisses du nord de Montréal, Saint-Georges, avec l'entente qu'ils s'occuperont spécialement aussi des œuvres qui leur sont chères: les patronages et les cercles d'ouvriers. Cette communauté, malgré le nom de Frères que portent ses membres, est sacerdotale. Ce sont des prêtres qui la dirigent. Le premier curé de Saint-Georges est M. Emile Piché, un religieux déjà bien connu par ses œuvres et ses écrits, qui était directeur du cercle Montparnasse à Paris, jusqu'à tout récemment. M. Piché est canadien. Il fut le condisciple de Mgr Bruchési au collège de Montréal.

Les Pères de la Compagnie de Marie—qu'on appelle parfois à Montréal les religieux de Dorval, à cause du nom de l'église qu'ils desservent dans le diocèse,—vont ouvrir leur juniorat à Papineauville (diocèse d'Ottawa), en septembre prochain. Jusqu'ici et temporairement le juniorat était fixé à

Huberdeau. Les religieux de la Compagnie de Marie, ou encore les Pères de Montfort, ont des établissements en Europe, en Afrique, dans l'Amérique du Sud et aux Etats-Unis ; ils en comptent aussi plusieurs dans notre pays où ils travaillent depuis environ un quart de siècle. Ils dirigent, avec un dévouement bien connu, les orphelinats de Montfort et d'Huberdeau ; mais ils s'adonnent surtout à la prédication des missions et retraites, selon la règle et à l'exemple de leur saint fondateur, Louis-Marie Grignon de Montfort.

C'est l'un des Pères de cette active Compagnie, le sympathique Père Bouthiller qui prêche, cette année, les deux retraites ecclésiastiques du diocèse de Montréal.

Nos Sœurs de la Congrégation — les Filles de la Vénérable Marguerite Bourgeoise — ont pris possession récemment de leur nouveau couvent de la rue Sherbrooke. Elles se proposent, dès cet automne, de donner là un cours supérieur aux jeunes filles qui, après leurs années régulières du pensionnat, désirent perfectionner encore leur instruction. Ce sera une école de hautes études pour les jeunes personnes. De nombreux professeurs y seront appelés à donner des conférences sur les sciences, les lettres, le commerce et les langues. L'école sera affiliée à l'Université Laval.

Dans une gazette dirigée par une femme d'esprit — et où l'on prêche plus d'une réforme pas toujours justifiée peut-être — je trouve l'expression d'un désir de prédication simple, apostolique et évangélique... qui ne manque pas d'être intéressante. On pourrait sans doute insinuer à ces dames ce que Mgr d'Hulst demandait un jour à des "jeunes" très ardents qui parlaient de réformer les Grands Séminaires et leur dire en variant la formule : "Mesdames, si vous vouliez nous en croire, en ces sortes de questions, vous laisseriez l'initiative aux évêques, qui d'ailleurs l'ont déjà prise et, en tout cas, savent mieux que vous ce qui convient". Mais, le souhait de la gazette féminine mérite d'être connu. "Ce que nous voulons — y lit-on — en fait de prédication, c'est la parole toute simple qui émane de la foi, passe par le cœur et nous pénètre l'âme. Quand cette parole est éloquente, tant mieux, mais, malgré ce que vous pensez de notre sagesse elle est trop réelle pour nous rendre aussi exigeantes que vous voulez bien le dire. A défaut d'éloquence, nous demandons un enseignement solide et sensé, une prédication plus méditée qu'apprise, des pensées profondes, au lieu des redites banales qui reviennent périodiquement à chaque fête, au commencement de chaque saison, à la fin de chaque année ! Au lieu de discourir sur le mystère de la Sainte Trinité, en s'y empêtrant lamentablement, qu'on nous parle de nos devoirs, de notre influence bonne ou mauvaise, qu'on nous..."

Eh ! oui sans doute, il faut vous prêcher la bonne morale, mesdames, mais un peu de doctrine ne vous nuira pas non plus, ne serait-ce que pour mieux établir les leçons de morale elles-mêmes. Ayez confiance en l'Eglise, qui s'y entend, croyez-le, depuis vingt siècles qu'elle garde le dépôt de la foi du Christ Jésus.

On nourrit sa foi aussi et on fortifie sa morale par les bonnes et saines lectures. Nous en parlions dans notre dernière chronique. A ce sujet, voici un communiqué de la *Semaine* de Nancy (23 mai 1908), que nos femmes de lettres feraient bien de publier en y insistant :

"On a éprouvé une pénible surprise à constater qu'une revue à laquelle sa réputation de neutralité donne accès dans un grand nombre de familles chré-

tiennes, les *Lectures pour tous*, de la maison Hachette, consacra quatre pages de son numéro d'avril à faire au dernier roman d'Anatole France une réclame aussi étrange qu'imméritée. Nous invitons les milliers de catholiques, lecteurs habituels de cette revue, à s'associer à notre protestation. Que ceux dont la bonne foi aurait été surprise sachent bien que la *Jeanne d'Arc* d'Anatole France est une falsification de la vérité, une œuvre historiquement nulle et médiocre au point de vue littéraire, dont les Loges, les Sociétés de libre pensée, les Jeunesses laïques, se servent pour diminuer et ternir notre grande héroïne nationale."

Les *Lectures pour tous* croyons-nous, sont fort répandues même dans nos milieux catholiques, à Montréal. On les remplacerait avantagement par le *Mois littéraire et pittoresque*.

* * *

C'est comme pour l'immigration cosmopolite qui nous inonde, il faudrait savoir choisir et le pouvoir. Au congrès des chefs de Police du Canada, tenu à Québec au commencement de juillet, M. l'inspecteur Lamouche, de Montréal, dont la compétence est indiscutable, a fait à ses collègues sur ce sujet une conférence que nos hommes d'Etat devraient méditer. Il a cité, entre autres, l'exemple de la Belgique, en des termes fort instructifs que nous voulons remettre ici sous les yeux de nos lecteurs. A l'occasion, cela peut contribuer à former l'opinion :

"La petite et laborieuse Belgique, disait donc M. Lamouche, est aussi un pays accueillant et libre. Mais, comme elle est exposée à recevoir une quantité d'étrangers de mauvaise qualité, elle a pris des précautions pour se débarrasser de ces hôtes, peu désirables. Tout étranger qui arrive en Belgique pour s'y fixer, ou pour y faire un séjour assez prolongé est tenu, s'il doit séjourner plus de quinze jours dans une localité, de se rendre au bureau de police et d'y faire une déclaration de séjour. Cette déclaration comprend les noms et prénoms, l'âge, la profession, le lieu de naissance, le lieu de la dernière résidence, etc. La police contrôle l'exactitude de cette déclaration, et si les renseignements qu'elle obtient sont satisfaisants, elle accorde à l'étranger le permis de séjour. Dans le cas de changement de domicile, la police doit en recevoir avis, sous peine d'amende et même d'expulsion. Il est à noter que cette mesure ne s'applique pas uniquement aux sujets de nationalité étrangère, mais que les belges étrangers à la localité où ils s'installent, y sont également soumis. De la sorte, la police connaît toute la population fixe et flottante, ce qui lui permet, sans délai et sans frais de recherches, de pouvoir appréhender ou convoquer tout justiciable en état d'être arrêté ou entendu. Quiconque ne se soumet pas à cette règle de police, très étroitement appliquée, est, s'il est belge, condamné à l'amende ou à la prison et, s'il est étranger, expulsé du territoire et reconduit d'office à la frontière, avec interdiction de réparaître dans le royaume. Tout propriétaire, tout maître de pension ou maître d'hôtel, ou toute personne donnant asile à un sujet étranger à la ville ou à la commune, doit veiller à ce que son locataire ou son hôte accomplisse dans le délai voulu la formalité de déclaration de séjour, sous peine d'encourir des responsabilités pénales. C'est dire qu'il doit prévenir l'étranger de l'obligation de cette formalité, s'assurer qu'elle a été remplie et, dans le cas contraire, aviser le bureau de police, au prochain passage de son inspecteur, qu'il a un hôte ou un locataire étranger."

* * *

Nous n'avons que deux mortalités à enregistrer ce mois-ci : mais ce sont deux bons ouvriers de la vigne du Seigneur dont il nous faut déplorer la

perte, deux prêtres qui avaient à leur actif une vie déjà longue et un ministère fructueux. Nous recommandons donc à nos lecteurs :

M. l'abbé C. Huet, curé de Saint-Sulpice, décédé le 13 juillet, dans sa paroisse, à l'âge de 61 ans ;

M. l'abbé J. Tessier, curé de Warwick, décédé le 22 juillet, à l'Hôpital Notre-Dame, à Montréal, à l'âge de 71 ans.

Lux æterna luceat eis !

L'abbé Eliu J. Auclair



Extrait de la 'Vie de Mère Caron'

(Qui vient de paraître chez les SŒURS DE LA PROVIDENCE, à Montréal)

PAR NOTRE CHRONIQUEUR

M. l'abbé Elie-J. Auclair

CHAPITRE XIX

MORT DE MÈRE CARON

13 août 1888

"C'est une chose précieuse devant les yeux du Seigneur que la mort de ses saints!" Ainsi parla't le Psalmiste, il y a déjà bien des siècles. Et certes, personne n'en doute parmi ceux qui ont le bonheur de posséder la foi, le Psalmiste avait raison. Autant qu'il nous est permis de l'apercevoir du fond de cet exil de la terre, où nous ne voyons rien que comme à travers une énigme, la gloire extérieure du Seigneur Dieu est intéressée en effet à ce que les âmes qu'il a créées d'abord à son image et à sa ressemblance, qu'il a rachetées ensuite au prix du sang de son divin Fils, et qu'il destine à le posséder éternellement dans la vision sans fin de la béatitude, arrivent au terme de cette vie bien préparées, et, comme parle saint Paul, ayant accompli ce qui manque à la passion du Christ en leur chair. Mais c'est une chose précieuse aussi que la mort des justes aux yeux des hommes. Car l'homme a besoin d'être enseigné par les exemples autant que par les préceptes, par la vie autant que par la doctrine. Pour les membres d'un ordre ou d'une communauté surtout, rien ne vaut comme l'exemple de soumission et de foi que leur donnent en face de la mort leurs supérieurs et leurs maîtres. Naturellement ils demandent à être édifiés par ceux qui les ont prêchés toute leur vie. Et voilà pourquoi, sans doute, auprès d'un saint Dominique ou d'un saint François mourants, on aperçoit des disciples et des fils si émus et si attentifs.

Mère Caron avait trop bien vécu pour n'être pas toute disposée à donner, par sa résignation dans les souffrances et dans la mort, un dernier et salutaire exemple à la Communauté qu'elle avait tant aimée. Depuis trop longtemps elle prêchait l'humilité pour n'être pas humble à ce moment redoutable, depuis trop longtemps elle enseignait la confiance en Dieu pour en manquer à l'heure suprême, depuis trop longtemps elle vivait mortifiée pour n'être pas généreuse jusque dans son agonie. Aussi bien, généreuse, confiante et humble, elle le fut admirablement au milieu des longues souffrances qui l'accablèrent pendant les derniers mois de sa vie. Sa vie sans doute faisait prévoir une telle mort, mais la Providence a voulu que son agonie se prolongeât des semaines et des mois afin que la leçon de sa mort fût pour sa Communauté — et pour l'histoire — le magnifique couronnement de la leçon de ses quarante-cinq ans de vie religieuse.

Dès le début de l'année 1888, l'année de ses quatre-vingts ans, on put facilement prévoir que Mère Caron n'en toucherait pas la fin. Sa santé chancelante depuis quatre ou cinq ans allait toujours s'affaiblissant. Vers la mi-janvier, elle fut atteinte d'un mal à la gorge qui, malgré les bons soins, persista au point de mettre ses jours en danger. Le médecin jugea prudent de lui faire recevoir l'Extrême-Onction. Elle se ranima cependant, mais ce ne fut que pour souffrir un long martyr. La paralysie, dont l'attaque portait surtout à la tête, faisait sourdement, lentement, mais sûrement, son travail de destruction. La science se déclarait impuissante à autre chose qu'à calmer un peu l'acuité de la douleur. En même temps, et comme parallèlement, l'âme, ainsi que le corps, avait à combattre et à souffrir. A mesure qu'elle s'épurait, cette belle âme, Dieu répondait à ses saintes aspirations vers les souffrances et les humiliations. Mère Caron buvait au calice ! ... Rien d'étonnant que la nature, toujours faible par quelque endroit, ait eu à lutter plus fortement à ces heures de fièvre et de déperissement, et que, peut-être, comme Jésus au jardin de l'agonie, la vénérable Mère ait demandé que le calice s'éloigne. Nous n'en savons rien. Aucune indiscretion ne nous a sur ce sujet autorisé à donner une affirmation quelconque. C'est plutôt à la générosité du *fiat* que nous devons d'avoir pensé au *transeat* ; nous voulons dire, en bon français, que c'est plutôt parce que tous les témoins des souffrances de Mère Caron nous parlent de sa résignation héroïque que nous songeons d'instinct aux luttes intimes que, dans toute âme humaine, de pareilles victoires supposent. Car, il ne faut pas l'oublier, au fond du chrétien qui se sanctifie, il y a l'homme toujours ; la grâce transforme et élève la nature, elle ne la détruit pas.

De même qu'en face des ruines imposantes de quelque monument de l'ancien monde on s'arrête toujours ému et l'âme comme oppressée sous le poids des souvenirs qui y dorment, ainsi en présence des vieillards, survivants d'une autre génération et témoins du passé, ceux qui arrivent à la vie sentent le besoin de s'incliner avec respect, d'interroger et surtout d'écouter. Mais comme c'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de ceux en qui la flamme de la vie va s'éteindre et qui, on le sent, n'ont plus que peu de temps à converser avec nous ! On savait, dans la Communauté de la Providence ce que Mère Caron avait été depuis quarante-cinq ans, on sentait qu'elle allait mourir, et c'est pourquoi les nouvelles générations de religieuses, toujours de plus en plus nombreuses, se groupaient et se pressaient avec une vénération qui voisinait au culte, "autour de cette vieille et chère relique du berceau de l'Institut". Contempler les traits aimés de cette digne et vénérée Mère, l'entendre parler, garder quelques-uns de ses conseils, on éprouvait à l'avance que ce serait pour la vie un souvenir réconfortant. On l'entendrait donc. Et, est-il besoin de l'ajouter, il n'est pas une de celles qui l'approchaient qui ne se retirât attendrie, édifiée et plus fervente. Dans ses paroles et dans ses actes, la vénérée malade continuait d'être le modèle achevé de la religieuse humble, mortifiée et charitable.

Entre toutes, c'était parmi les jeunes Sœurs du noviciat à qui l'approchait, à qui lui donnerait quelque soin, à qui recevrait d'elle, en retour, et avec quel bonheur, quelque geste ou quelque regard. Une parole tombée de sa bouche, avec quel empressement on la recueillait, avec quel zèle on se proposait de la garder. Et si la modestie religieuse ne nous eût fait une loi de ne faire poser dans ce livre devant le public aucune des nombreuses survivantes qui ont connu Mère Caron dans ses derniers jours, il y a vingt ans, quelle jolie page sans doute de bénies et touchantes répétitions nous aurions pu ici écrire !

Ce que l'on admirait le plus en Mère Caron, toutes en rendent témoignage, c'était son esprit de prière et son union à Dieu, si continuelle et si soutenue. Sa langue embarrassée sous l'action de la paralysie ne pouvait plus à peine s'exprimer, et ses lèvres murmuraient encore des fragments de prière ! Et

dans ses plus grandes souffrances, on ne la soulageait jamais mieux, dans ses agitations les plus douloureuses, on ne la calmait jamais plus vite, qu'en s'agenouillant près d'elle et en priant à haute voix. C'est le "Pater," "l'Ave," "l'Acte de charité" et "l'Acte de contrition" qu'elle paraissait le mieux goûter.

Et les semaines s'ajoutaient aux semaines et les mois s'ajoutaient aux mois, sans qu'aucun changement bien notable ne vint se produire. Le mal faisait son chemin, comme nous l'avons dit, lentement mais sûrement, et suprême épreuve, des tortures morales de diverses sortes accablaient l'âme de la vénérée Mère cependant que la douleur physique minait les forces de son corps. Le 11 juin, Sœur de l'Immaculée Conception — une compagne des jours de la fondation (Marguerite Thibodeau) — étant allée la voir, Mère Caron lui dit qu'elle souffrait beaucoup, et, amicalement, elle lui demanda si elle pensait qu'elle en avait encore pour longtemps ? "Je ne pense pas", assura Sœur de l'Immaculée Conception. "Oh ! je suis contente de souffrir avant de mourir — dit équivalamment la vénérable malade — la Providence est bien bonne de me donner ainsi l'occasion d'acquérir des mérites pour le ciel. Mais priez, ma sœur, et faites prier pour moi, afin que je profite de mes souffrances et que je fasse une bonne mort."

Et les semaines encore s'ajoutèrent aux semaines... Au commencement de juillet, survint une complication qui activa le progrès de la paralysie, on crut à un dénouement fatal et prochain. Mère Caron reçut de nouveau l'Extrême-Onction. Ma's ce n'était pas encore l'heure, elle n'avait pas assez souffert, semble-t-il, Dieu voulait qu'elle bût vraiment au calice jusqu'à la lie. Le 13 juillet au matin, comme la chère malade paraissait jouir d'un calme inaccoutumé, la Sœur infirmière lui demanda si elle n'aimerait pas à communier ? "Oh ! oui, répondit-elle, je serais si contente de recevoir Notre-Seigneur." Elle communia donc avec bonheur, elle prolongea ensuite les les prières de l'action de grâce, et elle entra dans un paisible sommeil qui dura une grande partie de la journée. De ce moment, ses terreurs et ses angoisses morales cessèrent tout-à-fait. Sa dernière communion — son viatique pour l'éternité, car elle ne devait plus être capable de recevoir la sainte Hostie — lui apporta la paix de l'âme. Seules les souffrances physiques continuèrent leur œuvre de dissolution. Sous l'action de la douleur, les nerfs se contractaient, et la pauvre malade était dans un tel état d'agitation qu'on ne pouvait qu'à grande peine la soulager. C'est dans cet état si misérable qu'elle fut transportée, le 23 juillet, de l'Asile de la Providence à la nouvelle maison mère, à la rue Fullum.

Au moment en effet, il nous faut l'expliquer ici, où Mère Caron allait mourir, la Communauté de la Providence avait dû, à cause des progrès considérables de l'œuvre, progrès auxquels certes la vénérée Mère n'était pas étrangère, s'occuper de faire construire des locaux beaucoup plus importants que ceux de l'Asile (près l'église Saint-Jacques) dont les agrandissements mêmes étaient devenus insuffisants, et la maison mère se transportait à la rue Fullum, en face de l'église dite de Saint-Vincent-de-Paul. Ce n'est jamais sans serrement de cœur que les anciens quittent les lieux où ils ont vécu. L'Asile, le cher Asile, avec ses souvenirs et ses traditions, savait si bien parler à l'âme ! Le poète ant'que disait que les choses inanimées elles-mêmes sont dignes de larmes : *sunt lacrymæ rerum* ! les vieilles maisons — surtout les maisons mères — sont de ces choses-là, elles ont leur éloquence et touchent jusqu'aux larmes. Ce petit sacrifice pourtant toutes les anciennes Sœurs que leur Supérieure appelait, rue Fullum, à venir prendre possession de la nouvelle retraite préparée à leur vieillesse, surent le faire de bon cœur et avec l'esprit de soumission à Dieu auquel la vie les avait accoutumées. Mais il est sûr, et les chroniques en font foi, que l'arrivée à l'infirmière nouvelle, le 23 juillet 1888, de la vénérée Mère Caron ne contribua pas peu à sanctifier et à consacrer, pour ainsi dire, l'inauguration du

nouveau séjour. Les Sœurs infirmières s'estimèrent bénies du ciel d'avoir à commencer auprès de la chère et vénérée doyenne, si méritante, les fonctions pieuses et charitables qu'elles devraient désormais exercer dans ce sanctuaire de la souffrance.

Et nous aussi, en écrivant ces pages, destinées d'abord aux Sœurs de la Providence, nous ne nous défendons pas d'une certaine émotion en pensant à toutes celles qui, probablement, nous liront, dans cette infirmerie où notre héroïne a terminé sa glorieuse carrière de labeurs et de souffrances. Cette pensée nous est douce. Nous avons confiance, en effet, que le récit des souffrances que Mère Caron supporta si noblement et celui de sa mort si édifiante consolent longtemps les épouses du Christ et de sa Providence qui viendront, là aussi, et souffrir et mourir, et que, peut-être, dans leur générosité, après avoir prié pour leur Communauté, pour leurs anciennes, pour tous ceux qui leur sont chers, elles auront une pensée pour le modeste historien de celle qui restera à toutes un exemple et un modèle.

Le 3 août, à 1.15 heure du matin, Mère Caron semblait toucher à ses derniers moments. M. l'aumônier de la maison-mère (M. l'abbé A. Faubert) fut appelé en toute hâte. Il lui donna la sainte absolution et récita les prières des agonisants. Mais Dieu n'avait pas marqué pour ce jour le terme de ses maux, elle reprit quelque vigueur pour souffrir encore quelques jours avec plus d'intensité que jamais. Le 7 août, de nouvelles crises amenèrent de nouvelles alarmes, on crut qu'elle ne passerait pas la journée, et, de nouveau, on lui prodigua dans la mesure voulue, les secours de notre sainte religion. Mais elle survécut encore. Le lendemain, 8 août, la supérieure générale fit dire une messe par le prédicateur de la retraite, le révérend Père Caron, s. j., parent de Mère Caron, pour qu'il plût à Dieu de prendre en pitié sa servante et de lui accorder quelque soulagement. Mais la chère et vénérée malade dut épuiser le calice, et ce ne fut que quelques heures avant sa mort, le 13 au soir, que le calme se fit.

Son agonie dura plusieurs heures. Les Sœurs professes demandèrent et obtinrent la faveur de demeurer auprès de la mourante et de l'assister de leurs prières. Sœur de l'Immaculée Conception, la confidente aimée des sentiments les plus intimes de Mère Caron, pensa qu'il serait doux à son âme à ce moment suprême de remercier Dieu de lui avoir accordé la grâce de tant souffrir, et elle proposa de réciter le *Te Deum*, ce qui fut fait par toutes les assistantes. Peut-on imaginer plus beau spectacle au monde ? Voyez-vous, sur ce lit d'agonie, la vénérable amie de Jésus et son épouse aimée traversant les dernières crises et arrivant aux derniers soupirs, cependant que près d'elle ses Sœurs qui l'ont connue, qui l'ont aimée, qui l'ont vue tant souffrir, chantent avec conviction l'hymne superbe dite de saint Ambroise et de saint Augustin : " Nous te louons, Seigneur, et nous te confessons ! — Tu es le roi de gloire, ô Christ ! — Ayant vaincu la mort, tu ouvres les cieux aux croyants ! — Nous te prions donc, ô Sauveur, de secourir ceux que tu as rachetés par l'effusion de ton sang précieux ! — En toi, ô Seigneur, nous avons espéré, ne nous relègue pas à la confusion éternelle ! " Quel spectacle que celui-là, et comme à lui seul il démontre magnifiquement la grandeur de notre sainte foi catholique !

Au moment où la voix émue des suppléantes faisait entendre le cri d'espérance du verset final du *Te Deum* : " En toi, Seigneur, nous avons espéré, ne nous relègue pas à la confusion éternelle, " Mère Caron expira. Il était 11 20 heures du soir. C'était le 13 août 1888.

Les restes mortels de la regrettée défunte furent exposés, en attendant l'heure de l'inhumation, dans la vaste salle de communauté de la nouvelle maison mère. C'était la première fois qu'un lit de parade s'y dressait. Coïncidence pour le moins singulière, et voulue sans doute à dessein par la Providence de Dieu, que ce fût ainsi l'une des fondatrices de l'Institut, et l'une des plus méritantes, qui inaugurât, au nouveau centre d'action de la

Providence, cette prédication muette mais si féconde toujours, que jettent, du sein de la mort, les générations qui s'en vont aux générations qui arrivent! Et comme pour mieux marquer cette coïncidence et la rendre plus significative encore, il se trouvait précisément, à cette date de la mi-août, qu'on suivait à la maison mère les exercices de la retraite annuelle. Elles étaient là, les retraitantes, nombreuses, venues de leurs diverses missions, vaquant, depuis six jours, aux exercices de la méditation et de la prière, demandant à Dieu de leur montrer la voie, cherchant à bien comprendre quels étaient leurs devoirs, quand, un matin, elles se trouvèrent en face de cette dépouille, de ce lit de parade, de ce cercueil! Était-ce la réponse à leurs pieuses anxiétés, ou mieux, l'exemple et le modèle que Dieu leur offrait? Les secrets de Dieu sont impénétrables; mais les manifestations providentielles de sa bonté sont souvent bien consolantes.

Au matin de la belle fête de l'Assomption de la Vierge, le 15 août (1), ce fut en présence des restes aimés de Mère Caron que s'accomplit, cette année-là, à l'issue de la cérémonie de profession religieuse, la scène toujours touchante du baiser fraternel qui se donne d'habitude aux nouvelles professes. Du sommet des cieux où Jésus, on en exprimait tout haut le confiant espoir, l'avait déjà appelée, Mère Caron suivit sans doute avec affection et bienveillance les diverses péripéties de cette scène qui se déroulait au pied de son lit funèbre: "Embrassez-vous, mes sœurs, leur disait-elle, à ce qu'il nous semble, embrassez-vous dans le Seigneur — *in osculo sancto!* — Mais souvenez-vous, que c'est pour la vie que vous vous donnez à Jésus dans l'Institut de la Providence. Souvenez-vous que toujours il vous faudra être humbles, confiantes, douces, chastes, laborieuses, simples, charitables et mortifiées. On ne suit Jésus, c'est lui qui l'a dit, qu'à la condition de porter sa croix!"

Que si Mère Caron du fond de son cercueil ne parla pas explicitement, c'est au moins ce que disait sa vie!

Les funérailles de l'ancienne et toujours tant aimée supérieure générale eurent lieu le 17 août, au milieu d'un concours de prêtres, de religieuses et de fidèles comme la chapelle de la Providence n'en avait encore jamais vu. La messe fut célébrée par M. l'abbé Charles-Olivier Caron, vicaire général des Trois-Rivières, qu'assistaient le révérend Père Charles Caron, s. j., et M. l'abbé Joseph Caron, son frère, en qualité de diacre et de sous-diacre. Les trois officiants étaient tous trois des cousins de la défunte. Étaient présents au cheeur vingt-trois prêtres, et dans la nef, plus de quatre cents religieuses, soixante-dix élèves sourdes-muettes, quarante orphelines et plusieurs vieilles de l'Asile, sans compter un grand nombre de parents, d'amis et d'admirateurs de la regrettée Mère Caron. La présence des membres du clergé était un hommage à ses incontestable mérites, celle des religieuses, représentant diverses communautés de Montréal, d'Ottawa et de Saint-Hyacinthe, témoignait de l'estime dans laquelle on la tenait partout dans les maisons-sœurs, mais celle surtout des vieilles, des orphelines et des sourdes-muettes était hautement significative.

Quand le convoi funèbre se forma, après la messe des funérailles, à la suite du modeste corbillard qui emportait ses restes mortels vers la dernière demeure, personne ne fut étonné qu'on fit à l'admirable servante de Dieu et des pauvres qu'avait été Mère Caron une escorte d'honneur qui donnait à son enterrement les proportions d'un vrai triomphe. Pas moins de cent-quatorze voitures s'alignaient à la suite du charriot funèbre! A l'admirable religieuse qui avait toujours désiré vivre cachée et ignorée, on faisait des

(1) Ce jour-là — 15 août 1888 — celui qui a l'honneur d'écrire aujourd'hui cette vie de Mère Caron recevait la tonsure des mains de feu Mgr Fabre. (Note de l'auteur).

funérailles comme celles qu'on fait aux grands de ce monde. C'était justice! Dieu seul sans doute pouvait donner à cette carrière un couronnement digne d'elle; mais le monde qu'elle avait aimé pour Dieu, qu'elle avait secouru et qu'elle avait édifié, avait aussi le droit et le devoir de se souvenir d'elle avec émotion, et de s'incliner devant sa tombe avec respect.

Et maintenant, elle dort, en attendant le grand jour de la résurrection finale, se reposant enfin, après tous ses labeurs et toutes ses souffrances — elle dort son dernier sommeil, au cimetière de la Providence à la Longue-Pointe, à l'ombre de la grande croix centrale qui se dresse sur le tertre d'honneur réservé à la sépulture des fondatrices de l'Institut. Qu'elle dorme en paix! Ceux-là sont bienheureux qui, comme elle, après avoir vécu pour Dieu, savent mourir dans le Seigneur!

ÉLIE-J. AUCLAIR, ptre.



Le travail et la peine

Est-il de nos jours une chose plus mal comprise que le travail? Beaucoup ne le considèrent que comme une pénible nécessité à laquelle on ne se soumet que pour gagner son pain. C'est une corvée qu'on n'accomplit qu'en rechignant. Loin d'aimer le travail on le haït.

Dans les classes aisées, il semble qu'on ait honte du travail. Autrefois, la maîtresse de maison elle-même ne dédaignait pas de prendre une part active aux travaux du ménage, alors que son mari s'en allait surveiller ses ouvriers aux champs et conduire parfois la charrue. Aujourd'hui les femmes passent leur temps à leur toilette ou dans des relations mondaines et les hommes s'en vont au club. On enseigne aux jeunes gens tous les arts d'agrément qui feront d'eux des gentilshommes élégants et recherchés, et on pense qu'avec une telle éducation, ils pourront, leur nom aidant, faire aisément leur chemin dans la vie. Que deviendront ces jeunes gens si des jours d'épreuves et de ruine surviennent? Ils ne sauront même pas gagner honnêtement leur vie.

Les travailleurs eux-mêmes n'osent plus se montrer tels qu'ils sont. On dissimule sous des gants des mains noircies par la fumée ou devenues calleuses par le maniement de l'outil.

Les jeunes gens ne veulent plus travailler aux durs métiers. Ils rêvent de situations où ils pourront gagner facilement leur vie. On les voit en masse désertier les champs de leurs ancêtres. Le travail des mains à la campagne où à l'usine leur apparaît comme une déchéance et il semble qu'ils s'ennoblissent en quittant la pioche pour la plume, le métier pour le comptoir du commerçant ou le rond de cuir d'une administration.

Cet horreur du travail dans les hautes classes comme dans le peuple vient de ce qu'on en a perdu la vraie notion.

La loi du travail est contemporaine du décret qui nous investissait de la souveraineté sur les créatures inférieures. L'homme, est-il dit au *Livre de la*

Genèse, fut placé dans le Paradis de délices pour travailler. Dieu avait tout créé mais il n'avait pas mis la dernière main à son ouvrage. Il laissait au travail de l'homme le soin d'en obtenir encore des perfectionnements, de découvrir et d'utiliser les forces emmagasinées dans l'univers. Sous ses mains laborieuses, la matière, les plantes devaient prendre comme une vie nouvelle dans mille inventions, mille chefs d'œuvre artistiques.

Le travail vient de Dieu, voilà la raison fondamentale de sa dignité. On a imaginé toute espèce de divisions du corps social. Sans supprimer aucune distinction, je prétends qu'il n'y a dans la société que deux grandes classes, la classe des nobles, c'est-à-dire de ceux qui méritent d'être connus, puis la classe des ignobles, c'est-à-dire de ceux qui méconnaissent la dignité du travail, qui le portent en murmurant, qui le répudient (1).

Dans notre monde si divisé il n'y a donc en réalité quand on va au fond des choses, que la classe des travailleurs, des honnêtes gens qui ont à cœur leur ouvrage, et la classe des fainéants, des jouisseurs qui ne font rien d'utile ou des manœuvres qui sabotent leur besogne.

Afin de bien montrer que le travail était la loi et en même temps la gloire du genre humain, le Christ qui venait sur terre pour nous sauver et nous réhabiliter a voulu se faire ouvrier et de préférence, il a choisi le travail des mains que les philosophes regardaient comme indigne d'un homme libre.

Quoi de plus capable de relever le travail à nos yeux que de voir un Dieu s'y livrer pendant près de trente années de sa vie mortelle.

Je comprends très bien que le travail apparaisse gris et terne à ceux qui ne le regardent que du dehors. Quoi de plus banal, en effet, que certaines occupations matérielles auxquelles la grande multitude des hommes doit se livrer ?

Cela ressemble un peu à ces verrières de nos très vieilles cathédrales françaises. Regardez-les du dehors, tout se perd dans une grisaille monotone. L'effet est plutôt grotesque. Franchissez le seuil et pénétrez sous ces voûtes élancées, tout change. Sous le jeu merveilleux du soleil les couleurs s'accusent, les lignes se dessinent, les personnages s'animent. C'est une vraie fête des yeux. Il en est de même de l'activité humaine. Il faut passer à travers l'insignifiance des formes et aller jusqu'au dedans, pour y découvrir tout ce qu'il y a de noble et de divin dans le travail.

Que le travail manuel, accompli dans des conditions d'hygiène nécessaire au maintien de la santé, développe les forces physiques, c'est là un fait évident. Il n'y a qu'à regarder l'ouvrier et surtout le travailleur des champs, aux muscles solides et au tempérament vigoureux, pour constater que leurs forces corporelles, loin de diminuer s'accroissent plutôt par leur activité elle-même. Il en est de même du travail de l'esprit. Ce que l'on constate moins facilement c'est que *le travail concourt au développement de la volonté*, et par l'activité qu'il suppose et aussi par l'effort qu'il demande.

Tout travail exige la mise en marche de nos facultés intellectuelles et physiques vers un but déterminé. C'est précisément dans cette orientation de toutes nos forces dans une direction unique et constante que notre volonté trouve un moyen de se développer et de se fortifier.

Le paresseux qui passe son temps à flaner, comme celui qui aujourd'hui entend une chose, puis demain une autre sans en finir aucune, n'auront bientôt plus aucun vouloir. Ils ressemblent à ce coureur de piste qui au lieu

(1) Cf. P. Monsabré, O. P. — *Conférences de Notre-Dame*, 1880, 44e Conférence, (Lethielleux, Paris).

de subir des marches d'entraînement, croit qu'il n'y a rien de meilleur pour affronter la lutte et gagner le grand prix que de s'y préparer par des semaines entières de repos absolu. Quand viendra le moment d'entrer dans la lice, ses jambes fléchiront et il sera vaincu à la première étape.

Le laborieux, au contraire, tous les jours et dans le même sens, applique à sa volonté cette loi physique de la continuité du mouvement, par laquelle l'impulsion présente s'appuie sur toutes les impulsions antérieures, s'enrichit de toute leur vertu, crée une force qui se joue de la résistance et qu'aucune barrière n'arrête.

La volonté ainsi fortifié par le travail, qui l'oblige à vouloir et à faire toujours la même chose, lui rend avec usure ce qu'elle a reçu de lui. Elle accumule et livre à son emploi des ressources qu'il n'eût jamais connues. Elle le prépare à vaincre le plus grand ennemi de l'homme, qui, dompté par elle, change de caractère et devient tout d'un coup son plus grand ami, l'obstacle. Loïn de se laisser vaincre par lui, les volontés supérieures s'en servent comme d'un levier pour monter plus haut.

Combien, en notre temps, n'avons-nous pas vu se monter de colossales entreprises industrielles ou financières, dont les auteurs n'avaient au début pour tout capital, qu'un grand amour du travail et une volonté de fer. Ils ont rudement peiné et, malgré les obstacles, ils sont parvenus à réaliser des œuvres bien supérieures à celles qu'ils n'avaient jamais osé rêver.

Le travail produit aussi dans sa mesure, ce calme, cette force d'âme, cette fermeté que rien ne surprend ni n'ébranle, cette rectitude de mouvement qui ne fléchit pas aux détours des sentiers obscurs et tortueux, ouverts sur chaque bord du droit chemin pour égayer et déshonorer les pas de l'homme. (1)

Tout travail, depuis la chute originelle, demande des efforts. On n'entreprend rien sur cette terre sans se faire violence, on ne conduit rien sans fatigue, on n'achève rien sans angoisse. Et cependant, à tout prix l'homme veut éviter la peine et pour cela il va parfois jusqu'aux pires lâchetés, lui préférant souvent la honte.

C'est là une grave erreur. L'homme ne vaut qu'en raison de la peine qu'il se donne. Rien n'est supérieur pour tremper un caractère et préparer à la vie. On dit volontiers que les plus forts, les plus énergiques sont ceux qui dans leur jeunesse ont mangé un peu de vache enragée, car de toutes les viandes de boucherie c'est la meilleure pour la culture de l'énergie morale.

"Malheur à ceux qui, en venant au monde, ont trouvé un nid de duvet dans lequel une tendresse immodérée les a couvés trop longtemps, au delà de l'enfance. . . Malheur à ceux qui ont vu toutes les portes ouvertes devant eux, qui n'ont pas eu la moindre roche dure à briser sur leur route, le moindre sommet sourcilieux, anguleux, audacieux à graver. Ces êtres-là ne sont pas de bronze, mais un vase fragile. Qu'en voulez-vous faire ? De quoi serviront-ils à la famille au pays, à l'humanité ?" (2)

Que deviendra ce jeune homme qui n'a jamais connu la peine et qui n'a pas d'autre souci que de manger paisiblement le pain blanc que lui a pétri le travail du père et de la mère ? Un oisif voué à toutes les mauvaises habitudes. Son énergie, par suite du manque d'effort s'étiolera. N'allez pas lui demander de se dévouer aux œuvres de régénération sociale.

Que lui importe que d'autres hommes n'aient pas le nécessaire, lui il a tout ce qu'il désire, cela suffit ! Son cœur qui n'a jamais connu la souffrance est fermé à la pitié.

Ce n'est pas chez ces oisifs que vous trouverez de grandes et nobles aspirations, ils sont contents de leur situation et n'aspirent pas à autre chose. Ils sont peut-être magnifiquement doués au point de vue intellectuel, s'ils se

(1) F. A. Vuillemet. — *La Mission de la Jeunesse contemporaine*, ch. XVI.

(2) P. Didon. — *L'Education présente*.

livraient au travail, ils pourraient faire avancer la science et être utiles à l'humanité. Ils ne feront rien, car pour mettre en œuvre les ressources de leurs facultés, il faudrait peiner et cela ils ne le veulent pas.

Regardez d'où viennent les meilleurs parmi nous, ceux qui rendent les plus grands services à leur pays, ceux qui se donnent avec plus d'ardeur et de chevaleresque générosité aux œuvres, souvent de très humbles conditions. Les sentiers qui mènent vers les hauteurs sont presque toujours obscurs pour commencer. Ils ont dû passer de dures années d'apprentissage, subir parfois de cruelles épreuves. Ces souffrances de leur jeunesse, loin de les décourager, les ont stimulés éclairés, formés.

Les plus fécondes expériences de Claude Bernard ont été faites dans un sous-sol humide du Collège de France. Notre grand Pasteur a passé les premières années de sa vie dans une humble et laborieuse maison de la petite ville de Dôle, en Franche-Comté. Hoche brodait des vestes pour ses camarades et l'argent qu'il en recevait était employé à l'achat de livres de science militaire. Murat était fils d'hôtelier, Laplace, fils d'un pauvre paysan normand, Copernic, d'un boulanger polonais, Christophe Colomb fils d'un cardeur de laine. Shakespeare est né dans la boutique d'un boucher, Grégoire VII était fils d'un charpentier toscan. Sixte-Quint avait gardé les pourceaux dans son enfance, un seigneur italien lui en faisait un reproche, le pape lui dit finement : " Vous, si vous les aviez gardés dans votre enfance vous les garderiez encore aujourd'hui. "

Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres noms illustres à cette liste.

Tous ces exemples nous montrent comment la volonté, aiguillonnée par la nécessité et par la peine, devient forte quand elle en triomphe. Elle est capable alors de transformer les hommes, elle en fait des princes parmi les autres, elle les couronne de l'aurole de la science, de l'autorité de la vertu, elle en fait les grands instruments des gestes de Dieu parmi leurs semblables.

Beaucoup parmi vous, jeunes gens, auront à souffrir.

Les uns souffriront parce que leurs parents voudront mettre des entraves à leur liberté et les empêcher de faire le bien, quelquefois même, ce qui est plus angoissant parce qu'ils seront les témoins impuissants et attristés de l'inconduite de ceux qui devraient être leurs maîtres dans la vertu. D'autres seront frappés par des deuils précoces. Ils sentiront combien la solitude pèse à un cœur, privé dès ses premières années, des chaudes caresses d'une mère et de la sollicitude attentive d'un père. Ils marcheront longtemps dans les chemins de la vie, comme des êtres à qui on a arraché un lambeau de leur âme.

Certains, ayant à lutter contre des passions toujours en révolte s'imagineront, aux heures de crise, que malgré tous leurs efforts, il leur est impossible de réaliser l'idéal de pureté entrevu et que honteusement émasculés par ce vice dégradant ils ne seront jamais des hommes. Pour d'autres jeunes gens, la pauvreté sera une rude épreuve. Sans compter les froissements d'ordre moral auxquels elle les soumet et les indignités qu'un monde égoïste et orgueilleux leur fait subir, elle les empêche au moins pour un temps de réaliser leur rêve. Ils voudraient faire des études, aller aux Universités et la nécessité de manger du pain et d'aider à faire vivre des êtres chers les retient. Et cependant ils disent eux aussi, en se frappant le front, en écoutant battre leur cœur : il y a quelque chose là-dedans, si je pouvais ! Cruelles souffrances que celles de ces jeunes qui, frappés à mort par une maladie imptoyable sentent la vie, cette vie qu'ils voudraient tant utiliser, leur échapper tous les jours. Pauvres petits !

Je sais pour en avoir été souvent le témoin ému que toutes ces peines sont lourdes à supporter, surtout quand par fierté pudeur ou par crainte qu'on accueille votre confiance par un sourire ou par une froide indifférence, on garde son secret.

À votre âge, la douleur n'est pas un poison, mais un breuvage fortifiant. La volonté la plus robuste est celle qui en a le plus absorbé. C'est un tonifiant qui met du fer dans les muscles.

Je veux vous signaler un danger qui menace tous ceux qui souffrent et plus particulièrement les jeunes gens.

Vous connaissez cette page célèbre où Pascal met dans un si saisissant relief notre misère et notre néant.

Voici un génie qui travaille. Il est en train, par exemple, de peser les astres et de déterminer leur course magnifique à travers les cieux. Tout à coup, la plume s'échappe de sa main ; il lui devient impossible d'écrire sur la page commencée, un chiffre ou une phrase de plus.

Qu'y a-t-il donc ? Est-ce que, au fond des cieux, une révolution subite vient de se produire ? Notre savant surprendrait-il le bruit d'un cataclysme lointain ? Non.

"L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées, il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent : une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil.

Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes". (1)

N'est-ce pas ce qui nous arrive. La moindre peine qui survient nous absorbe au point que nous ne pensons plus à autre chose. Toute tentative généreuse est arrêtée et notre activité menace de s'éteindre. On ne se sent plus le courage de rien entreprendre. La souffrance impose à l'âme cette séquestration rigoureuse, cette sorte d'emmurement volontaire, dont la coutume, en certains pays, fait une loi pour les grands deuils. C'est la paralysie et parfois la mort par le désespoir.

Que la douleur ne vous trouve pas dans de telles dispositions. Loin de la traiter en ennemie, accueillez-la comme une amie et sachez tirer profit de sa compagnie. Sans doute, elle vous fait passer par une fournaise ardente, mais c'est là que s'élaborent les caractères virils. Elle vous servira d'aiguillon et de ressort. Qu'elle soit toujours le cri d'alarme qui vous excite à la recherche de quelque chose de meilleur.

Non seulement il faut supporter les peines que la vie vous ménage, mais il faut les aimer. Si parfois la souffrance vous était mesurée trop parcimonieusement, je vous étonne, n'est-ce pas, allez au devant d'elle. Imposez-vous quelques austérités. Les vies où l'on ne souffre pas sont bien près de la mort. La morale catholique qui est certainement le plus complet système de dressage moral pour préparer aux luttes de l'avenir, oblige ses fidèles à la pénitence. Elle semble n'avoir de tendresse que pour ce qui heurte et violente la nature : le mépris des biens terrestres, l'amour de la pauvreté. Elle impose le jeûne et l'abstinence, exige la lutte jusqu'au sang contre les passions qui sont le plus enracinées dans notre chair.

Une statue du général Chanzy qui eut, à l'heure de nos désastres, l'honneur de défendre pied à pied avec les débris de notre dernière armée, notre territoire envahi, se dresse sur la place principale de Nouart, son pays natal.

Elle représente le général, le bras tendu vers l'Est, et sur le socle on lit ces paroles tombées de ses lèvres : "Que les généraux qui veulent le bâton de maréchal de France aillent le chercher au delà du Rhin !"

Jeunes gens si vous voulez être des hommes, il faut passer par le travail et la peine. La douleur voilà la condition de la fécondité. (2)

(1) Pascal. — Opusc. *Sur la Souffrance et la Mort*.

(2) Ouvrages à lire : *La Douleur*, par Blanc de Saint-Bonnet (Féron-Vrau, Paris) ; — *Les Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert (Lecoffre, Paris).

EXCELSIOR

(AD STELLAM)

(Suite et fin),

C'était déjà l'heure qui réveille les regrets des navigateurs et attendrit leur âme, le jour où ils ont dit à leurs amis : Adieu ! L'heure où le pèlerin se sent blessé d'amour s'il entend dans le lointain une cloche qui semble pleurer le jour prêt de mourir.

(DANTE, *Purg.*, chant VIII.)

IV

André fut surpris d'y trouver le vieux curé qui l'attendait, assis près de l'étroite fenêtre de sa chambre.

— D'où viens-tu donc, André ? dit-il. Je croyais que tu ne descendais jamais la nuit, et j'ai grand besoin de toi. Voici la Visitation pillée ; demain, sans doute, ce sera le tour de la cathédrale et du presbytère. J'ai encore bien des choses à cacher : les reliques, les vases sacrés. Viens m'aider, nous les cachérons dans la crypte, dans les tombes s'il le faut.

— C'est là qu'on ira fouiller tout d'abord, dit André : la cachette de leur leur vaut mieux.

Et il la révéla au curé. Ils se mirent tout de suite à y transporter le plus d'objets précieux qu'ils purent. Le père Carillon dormait. André qui se méfiait, non pas de son bon cœur, mais de sa langue, l'enferma dans le réduit où il couchait.

Vers trois heures du matin, le curé, épuisé de fatigue, et voyant que presque tout ce qui était transportable avait été caché, dit à André :

— Je voudrais bien dire encore une fois la messe dans ma chère église. Eveille le bon père Carillon, mon enfant ; je vous confesserai tous deux et vous communiez avec moi.

Ils descendirent dans la cathédrale, et bientôt le curé commença la messe, éclairé par deux petits cierges. On était en décembre, et c'était le jour où l'Eglise chante : "*O oriens, splendor lucis æternæ, et sol justitia, veni, et illumina sedentes in tenebris et in umbra mortis.*"

Nous n'aurons pas de fête de Noël cette année, se disaient ces derniers fidèles, et ils répondaient la messe en pleurant. Elle ne put s'achever. A peine le curé eut-il communiqué, que des coups violents ébranlèrent les portes de la cathédrale, et les cris d'une foule nombreuse en réclamèrent l'ouverture. — Carillon devint pâle comme la mort.

— Parrain, lui dit André, vous avez la clé de la petite porte du chevet ; sauvez-vous par là, mais refermez la porte et jetez la clé dans la rivière. — Quant à vous, monsieur le curé, suivez-moi, je répons de vous. Ne craignez rien : la porte est solide et tiendra longtemps.

Le curé prit le ciboire et le calice et suivit André, qui éteignit les cierges. Ils montèrent dans la cour à tâtons. Arrivé dans sa chambre, André boucha la fenêtre, alluma un cierge, et fit entrer le curé dans la cachette. Il lui donna une couverture, un pain et une bouteille de vin, et lui dit :

— Prenez patience quelques heures, monsieur le curé. Je reviendrai bientôt, mais il faut que j'aie livré l'église pour sauver son trésor.

Il referma la cachette et descendit. La foule hurlait toujours et frappait sans relâche, mais les solides pentures résistaient à ses coups. André ouvrit ; alors elle se précipita comme un torrent dans l'église. Grâce à l'obscurité et au tumulte, André s'esquiva, et, du haut d'une tribune, assista terrifié à l'horrible scène de la profanation. Les misérables allumèrent tous les cierges qu'ils purent trouver, revêtirent les ornements sacerdotaux, dansèrent, hurlèrent, réclamèrent à grands cris la tête du curé, et firent en un mot le plus infernal sabbat que l'on puisse imaginer. Mais le maire, arrivant ivre et furieux, déclara que la cathédrale appartenait à la Nation ; qu'il fallait faire fusiller tous les voleurs et mettre les scellés partout. La plus grande partie de l'assemblée, celle qui avait rempli ses poches, se hâta de déguerpir ; les autres aidèrent le maire à poser les scellés sur les tabernacles vides et les armoires dévastées. Ils fouillèrent la crypte et juqu'aux moindres recoins. L'un d'eux voulut monter au clocher, mais l'escalier tournant achevant ce que la boisson avait commencé, il ne put arriver jusqu'en haut, redescendit beaucoup plus vite qui n'était monté, et tomba ivre-mort au pied de l'escalier, en jurant qu'il n'avait vu là-haut que des corbeaux et des chouettes. Ses dignes compagnons l'emportèrent. Le jour, commençant à paraître, le maire, harassé, fit sortir tout le monde, et apposa les scellés sur toutes les portes sans en oublier une seule.

André remonta, verrouilla la porte de sa chambre, et ouvrit, inquiet, la cachette. Le bon curé dormait, appuyé contre le mur enveloppé dans la couverture qui cachait ses ornements sacerdotaux, et tenant les vases sacrés serrés sur sa poitrine.

Le courant d'air froid qui passa sur son visage, l'éveilla.

— *Benedicamus Domino !* dit-il.

— *Deo gratias*, répondit André en l'aidant à sortir de sa cachette.

Il lui fit revêtir les habits de son père, et lui rendit compte de ce qui s'était passé.

— Nous voici prisonniers, dit le curé, que ferons-nous, André ?

Les scellés nous garderont, dit André ; je ne remonterai pas l'horloge, je n'annoncerai plus les heures, et, croyant le clocher désert, personne n'aura l'idée d'y monter.

— Mais, dit le curé, ma pauvre vieille sœur me fera chercher partout et se mourra d'inquiétude.

— Plus elle vous fera chercher, dit André, moins on soupçonnera que vous êtes ici. La nuit prochaine, d'ailleurs, j'irai la voir et la rassurer. Je puis sortir de la cathédrale sans passer par les portes, et j'irai m'entendre avec votre sœur pour vous faire évader. Ayez patience, monsieur le curé, une fois la nuit venue j'irai au presbytère.

La nuit suivante, un épais brouillard favorisa les projets d'André. Il prit une des cordes qui servaient jadis à sonner les cloches, y fit des nœuds et l'amarra solidement à une gargouille des bas-côtés de la nef. Puis il descendit et alla trouver la sœur du curé qui pleurait seule dans le presbytère dévasté. Grâce à elle et à quelques amis du curé, il put pourvoir aux besoins du vénérable captif.

Le curé et le veilleur passèrent ainsi plusieurs semaines, n'osant faire de feu que la nuit, de crainte que la fumée ne trahit leur présence dans la tour. Enfin l'église ayant été transformée en magasin à fourrages, les scellés furent enlevés ; le curé s'échappa une nuit, et André eut bientôt après la joie d'apprendre qu'il était en sûreté dans les montagnes.

Quant à lui, grâce à un ami secret du curé, qui était membre du conseil municipal, il obtint de reprendre ses fonctions de veilleur ; mais la ville ne le payant pas, il fut obligé de vivre sur ses petites économies. Du haut de son clocher il vit couper les ormes plantés par Sully et l'échafaud dressé plus d'une fois sur la grande place de Montbriant.

Carillon ne revint pas au clocher. Il s'était réfugié à la campagne, chez sa sœur, et y mourut au bout de quelques mois.

Plus seul que jamais en apparence le veilleur restait jour et nuit à son poste aérien. Onze années se passèrent ainsi. Son petit trésor avait fini par s'épuiser, et il dut aller vendre par les rues tous les petits objets qu'il fabriquait encore, et que personne ne venait plus chercher. Il avait vieilli avant l'âge ; ses cheveux blancs, ses traits amaigris, lui donnaient l'apparence d'un homme de soixante ans. On commençait à reprendre courage. Une bonne vieille dame lui dit un jour, en lui faisant un petit présent :

— Mon pauvre André, vous êtes bien seul là-haut. Venez demeurer chez moi, je vous occuperai et vous ne manquerez de rien.

— Merci, madame, dit-il, mais j'ai là-haut bien des devoirs à remplir, et j'y veux rester jusqu'à la fin.

V

1801 arriva. Bonaparte rouvrit les églises et rappela les prêtres. Le curé de la cathédrale était alors âgé de quatre-vingts ans. Le premier consui, qui avait su son histoire, le nomma évêque de Montbriant.

Le premier soin de l'évêque, en arrivant, fut de demander si André était encore dans la tour, et, après avoir baisé en pleurant le pavé de sa cathédrale, il voulut monter au clocher ; mais ses forces le trahirent, et il dut s'arrêter à la chambre de l'horloge, où maître Lucas, qui l'accompagnait, le fit asseoir. Une autre personne de sa suite monta prévenir André. Celui-ci accourut et tomba aux genoux de l'évêque. Ils s'embrassèrent en pleurant, et maître Lucas, tout près d'en faire autant, se mit à régler l'horloge pour se donner une contenance.

Quelques jours après, l'évêque put monter au clocher ; il procéda, en présence des notables de la ville et de son clergé, à la reconnaissance des reliques et des vases sacrés déposés depuis onze ans dans la cachette du veilleur. André les en avait retirés la nuit précédente ; il avait soigneusement refermé l'ouverture, et l'évêque seul ne partageait point la profonde surprise des assistants.

Quand tous les objets précieux lui eurent été remis intacts par André, l'évêque le remercia, et se disposa à descendre.

— Il y a encore ici un trésor, dit André. — Vous n'aviez laissé en partant une hostie consacrée, monseigneur, elle devait me servir de viatique en cas d'arrestation ou de maladie. Je l'ai conservée, et le Seigneur lui-même m'a protégé en éloignant d'ici tout péril. Maintenant je crois qu'il est de mon devoir de vous rendre ce dépôt sacré.

Et, ouvrant une petite cachette qu'il avait pratiquée lui-même au-dessus de la tête de son lit, André montra à l'évêque la custode qui renfermait l'hostie, soigneusement posée sur un morceau de velours rouge.

Tous les assistants se mirent à genoux, et l'évêque dit :

— Je vous autorise à garder le Seigneur dans la paix comme vous l'avez gardé pendant la persécution. Le Saint-Sacrement restera là : ayez soin d'entretenir une lampe devant lui jour et nuit. Je ne vous séparerai pas du Maître de l'amé, de l'hôte divin qui, grâce à vous, est resté comme un phare de salut, dominant l'église profanée et la ville en deuil.

— Merci, Monseigneur, dit André. — Vous avez deviné la seule récompense que j'ambitionnais, et que je n'aurais jamais osé vous demander.

VI

Quatorze ans après, en 1815, le drapeau blanc flotta sur la cathédrale, et les Filles de Sainte-Marie revinrent à Montbriant. Elles rachetèrent leur maison à demi-démolie et les jardins devenus incultes. Cette maison avait changé dix fois de propriétaire en vingt-cinq ans. Tous y avaient été si malheureux, quelle était regardée comme un lieu maudit. Les ronces et les épines croissaient partout dans l'enclos.

La supérieure était morte dans l'exil, et, parmi les religieuses qui revinrent, aucune n'avait assisté aux furtives funérailles de sœur Louise. Elles voulurent cependant retrouver sa tombe, et interrogèrent ses parents, et son frère l'abbé Louis, récemment arrivé à Montbriant, et qui venait d'être nommé curé de la cathédrale. Ceux-ci, à leur tour, questionnèrent André, et le veilleur offrit de diriger les recherches.

Mais, en entrant dans l'enclos de la Visitation, il désespéra presque de réussir. De la distance où il était et dans la nuit, il n'avait pu juger du point juste où était et dans la nuit, il n'avait pu juger du point juste où étaient les lumières qui avaient éclairé la scène funèbre. Les arbres avaient grandi, les buissons, les orties, couvraient ce terrain autrefois si bien agencé. Comment retrouver ce petit jardin où sœur Louise aimait à cultiver des fleurs pour l'autel ?

André errait tristement, de quelques religieuses et du vieux Lucas. Tout à coup, au milieu des plantes sauvages et entremêlées, il aperçut une capucine, couleur de feu, s'abritant sous sa feuill semblable à une ombrelle verte. Il se rappella combien Louise avait aimé cette fleur ; il s'écria :

— C'est ici !

On fit venir des ouvriers, et, à une faible profondeur, on découvrit un cercueil parfaitement intact.

Le vieil évêque, presque centenaire, voulut assister à son ouverture, ainsi que l'abbé Louis, ses parents et le pauvre André.

On ouvrit le cercueil : une odeur de lis et de rose s'en exhala, et Louise apparut aux regards de tous, belle et blanche, tenant dans ses mains le livre de la Règle et son chapelet. Il semblait qu'elle venait de s'endormir ; pendant vingt-cinq ans ce corps virginal avait défié les ravages de la mort.

Il demeura exposé trois jours dans la chapelle du monastère ; tous les habitants de la contrée furent témoins du miracle. Puis on rendit à la tombe les restes de la sainte religieuse.

La nuit suivante, quelques voisins de la cathédrale remarquèrent qu'à partir de minuit le veilleur n'avait plus annoncé les heures. Ils montèrent au clocher dès que l'église fut ouverte et trouvèrent André étendu sur son lit, les mains jointes, et déjà froid. La lampe brûlait encore, mais la custode était vide.

André, se sentant mourir, avait pris le Viatique, et, sa mission finie sur la terre, était allé chercher la récompense et le bonheur plus haut.

JULIE LAVERGNE.

